

—Dites-moi, reprit-il, ce monsieur, le mandataire de M. Vermont, ne vous a donc pas fait connaître le motif de son départ de Paris ?

—Je lui ai fait peut-être cent questions... Dame, je suis assez curieuse et j'aurais bien voulu savoir. Mais voyez-vous, monsieur Sarrue, ces gens d'affaires ont toujours l'air de ne pas entendre ; du moment qu'ils ne veulent rien dire, il deviennent muets comme cette commode. Il ne m'a pas été possible de lui arracher une parole. Il ne m'a pas même dit son nom ; je sais seulement qu'il est notaire.

—C'est étrange, grommela Sarrue entre ses dents.

Il y eut un assez long silence. Sarrue était embarrassé. Ne sachant comment s'y prendre pour adresser de nouvelles questions à la concierge, il hésitait à lui parler de la lettre de Maurice.

La femme comprit qu'il avait encore quelque chose à lui demander.

—Monsieur Sarrue, dit-elle, ce que je viens de vous apprendre ne paraît pas vous avoir entièrement satisfait ?

—C'est vrai, répondit-il ; cependant je suis assez heureux de savoir que rien de fâcheux n'est arrivé à M. Vermont.

—Après avoir cru qu'il s'était suicidé, je le comprends.

—Ah ! ça, monsieur Sarrue, comment avez-vous pu vous imaginer une chose pareille ?

—C'est une lettre que j'ai reçue...

—Une lettre ?

—Oui, une lettre de Maurice, dans laquelle il m'annonce qu'il est décidé à s'ôter la vie.

—Ah ! je comprends, s'écria la concierge. Vous avez raison, monsieur Sarrue, votre ami a eu l'idée de se donner la mort ; cela m'explique pourquoi il y avait de la poudre et des balles sur la cheminée de sa chambre. Je me souviens, maintenant : en partant avec la vieille dame, M. Vermont a oublié d'emporter une lettre que vous avez reçue.

—C'est possible ; mais qui donc l'a mise à la poste six ou huit jours plus tard ?

—Probablement mademoiselle Georgette ! Sarrue sursauta.

—Georgette, fit-il, Georgette !...

—Oui, après l'avoir lue, car elle l'a lue aussi, la pauvre petite, et comme vous elle a cru que M. Vermont s'était tué. Oh ! je comprends enfin tout ce qui s'est passé, c'est cette lettre qui a causé à mademoiselle Georgette une si grande douleur, un si profond désespoir et qui l'a rendue si malade, que j'ai bien cru qu'elle n'en reviendrait pas.

—Voyons, dit Sarrue avec agitation, je ne saisis pas bien, expliquez-vous mieux. Mademoiselle Georgette est donc venue ici ?

—Certainement ; elle y est même restée cinq jours malade, couchée dans le lit de votre ami ; c'est moi qui l'ai soignée. Il a fallu courir chercher le médecin ; heureusement qu'il est venu de suite ; il a pu arrêter le mal, et la chère mignonne a été sauvée. Voulez-vous que je vous raconte ?...

—Oui, dites, dites-moi tout.

—Eh bien, il n'y avait pas une heure que M. Vermont était parti avec la vieille dame, lorsque mademoiselle Georgette vint pour le voir ; elle avait, paraît-il, quelque chose de très important à lui dire. Il faut que vous sachiez aussi que M. Vermont l'avait attendue la veille toute la journée et une partie de la nuit, en proie à une grande inquiétude. Mademoiselle Georgette n'était pas venue, — c'est ce qu'elle ma dit, — parce qu'elle s'était subitement trouvée indisposée chez une personne à qui elle faisait une visite. Elle n'a pas menti, bien sûr, car elle était très pâle et se soutenait à peine sur ses jambes ; si bien que lorsque je lui eus dit que M. Vermont était sorti, mais qu'il reviendrait probablement dans la soirée pour prendre ses effets avant de partir, je dus l'aider à monter l'escalier, en la conduisant dans la chambre de M. Vermont où elle voulait l'attendre.

—Je la laissai seule. Je pensais moi aussi que votre ami reviendrait. Je me trompais. Des heures s'écoulèrent, la nuit vint. Étonnée de ne point voir descendre mademoiselle Georgette, et craignant qu'elle ne fût plus mal, je me décidai à remonter dans la chambre. Je trouvai la pauvre petite étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte et me mis à pousser de grands cris. Une voisine accourut. A nous deux nous fûmes assez

fortes pour relever mademoiselle Georgette et la coucher dans le lit de M. Maurice.

—Que s'était-il passé ? Nous pouvons supposer maintenant que mademoiselle Georgette ayant trouvé la lettre en question, dont l'enveloppe n'était pas cachetée, eut la curiosité de la lire, et que c'est après avoir fait cette lecture qu'elle est tombée sans connaissance. Cette supposition est d'autant plus juste, que je ramassai une lettre au milieu de la chambre et que je la remis dans son enveloppe. Je n'ai pas eu la pensée de la lire ; d'ailleurs, je lis très mal l'écriture.

—Bref, le médecin vint et ordonna des remèdes qu'on courut chercher. Mademoiselle Georgette revint de son évanouissement. Quand elle se trouva un peu mieux, elle se souvint apparemment de la lettre. Elle me la demanda. Je la lui donnai. Après l'avoir relue, je m'aperçus qu'elle la fourrait sous le traversin. Elle pleurait, elle sanglotait, elle poussait des gémissements à fendre l'âme. J'étais vraiment très effrayée.

—J'avais tort, car, d'après ce qu'a dit le médecin, c'est surtout parce que mademoiselle Georgette a beaucoup pleuré qu'elle n'a pas été malade plus longtemps.

—Quant à la lettre, monsieur Sarrue, il est évident que c'est mademoiselle Georgette qui l'a emportée et mise à la poste.

—Oui, dit-il, j'en suis absolument certain.

—Maintenant, vous voilà rassuré ; il n'y a pas de malheur.

Sarrue baissa la tête.

—Si, pensait-il, le malheur existe ; mais il est pour elle, pour elle seule !

—Dites-moi, reprit-il tout haut, vous avez appris à mademoiselle Georgette que Maurice a été emmené par une femme inconnue, qui est venue le chercher ?

—Certainement ; je n'avais aucune raison pour lui cacher la vérité.

—L'avez-vous revue depuis ?

—Non.

—De sorte qu'elle ignore que Maurice a fait emporter les objets qui se trouvaient dans sa chambre et qu'il veut conserver, et que par son ordre, ses meubles ont été vendus ?

—Naturellement, elle ne peut pas savoir cela.

Après l'avoir remerciée, Sarrue quitta la concierge. Il revint chez lui la tête inclinée sur sa poitrine, le cœur serré comme dans un étau, en proie à une agitation extrême. En ouvrant la porte de sa chambre, il jeta un regard plein de tristesse sur la porte voisine, qui s'était si souvent ouverte devant lui, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

—C'était ma sœur, ma fille ! s'écria-t-il avec douleur, la gaieté et le rayon de soleil de chaque jour, ma poésie vivante, et j'ai été sans pitié pour elle ! Mes mains, que je lui avais tendues pour la protéger, ont broyé son cœur, et je l'ai chassée !... Ah ! c'est odieux, c'est infâme ce que j'ai fait là ! Mais je suis donc un méchant !...

Il s'assit tristement dans un coin, après avoir relu la lettre de Maurice, se remit à réfléchir, la tête dans ses mains.

Ce qui s'était passé, il le voyait, il le devinait ; le mot de l'énigme était trouvé. Il se blâmait, il s'accusait.

—Oui, se disait-il, en les accablant sous le poids de ma colère insensée et ridicule, je les ai réduits au désespoir. Comme moi, les malheureux ne raisonnaient plus. Après avoir vainement attendu Georgette, sachant combien j'avais été dur et cruel pour elle, Maurice s'est imaginé que le désespoir l'avait poussée au suicide, et lui-même a eu l'intention de se donner la mort. C'est alors qu'il a son projet à exécution si la Providence, qui veille évidemment sur lui, n'avait pas amené chez lui cette femme ? Probablement une parente. Et il est parti, persuadé que Georgette était morte. Et il n'y a pas à en douter, sans cela il lui aurait écrit cette lettre ? Georgette ne l'aurait pas lue, Georgette ne croirait pas à son tour que Maurice a cessé de vivre, car elle le croit, la pauvre enfant ; et ce qui le prouve, c'est cette lettre qui a été mise à la poste par elle ; c'est qu'après l'avoir lue, elle est tombée sans connaissance et qu'elle a failli mourir du coup terrible qu'elle a reçu. Maintenant, où

est-elle ? que fait-elle ? Elle pleure, elle est désolée, désespérée !

—Et c'est moi, s'écria-t-il d'un ton douloureux, c'est moi, qui aurais donné ma vie pour elle, qui ai causé son malheur ! Si je ne m'étais pas montré sans pitié, Maurice, retenu par Georgette, qu'il aime, ne serait pas parti. Où est-il allé ? Personne ne le sait. Peut-être ne reviendra-t-il plus à Paris. Il se fixera quelque part et dans un an, dans six mois, il ne pensera plus à Georgette."

Il releva brusquement la tête.

—Tout à l'heure, reprit-il, j'avais tort en disant que Maurice eût bien fait de détruire sa lettre ; non, non, il vaut mieux que Georgette le croit mort que de supposer qu'il l'a abandonnée !

Il se replongea de nouveau dans ses sombres réflexions. Mais il cessa de s'occuper de Maurice pour ne plus penser qu'à Georgette.

Il la voyait pâle, maigrie, noyée dans les larmes, malade, abandonnée de tout le monde, sans travail, sans argent, dénuée de tout, dans la plus affreuse misère !

Et pressant son front brûlant sous ses mains glacées, il s'adressait les reproches les plus violents.

Soudain, un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée et il se dressa d'un seul mouvement.

Il pleurait à chaudes larmes.

—Ah ! exclama-t-il avec fureur, en agitant ses grands bras, je suis un misérable, un monstre !

XVI

Un instant avait suffi pour creuser une plaie profonde au cœur de Jacques Sarrue. Les jours qui suivirent, loin de lui rendre le calme, augmentèrent encore sa douleur et lui firent sentir plus cruellement ses déchirements intérieurs. Habituellement grave, il était devenu taciturne et sombre ; il ne parlait plus à personne ; il répondait à peine quand on l'interrogeait ; il fuyait ses meilleurs amis, qui s'étonnaient de le voir changé ainsi, et cherchait tous les moyens de s'isoler, de vivre seul.

Il pensait constamment à Georgette, et cette idée que la jeune fille souffrait, qu'elle était malheureuse, devenait pour lui une véritable torture.

Il sortait de chez lui dès le matin et ne rentrait que très tard pour se coucher. Quel emploi faisait-il de son temps ? Quand il avait donné ses leçons, ce qui lui prenait à peine trois ou quatre heures, quatre jours chaque semaine, il s'en allait rôder le long des quais, devant les étalages des bouquinistes. C'était sa vieille habitude qui le conduisait plutôt que sa volonté. Et quand il était fatigué de regarder les livres, car il n'en achetait plus un seul, le front penché vers le sol, et pendant des heures il errait comme une âme en peine à travers les rues de la ville.

Il cherchait Georgette, le pauvre poète, et il espérait qu'il parviendrait à la rencontrer. Il lui fallait cette illusion et il oubliait que Paris est grand.

—Le jour où je la retrouverai, disait-il, c'est à genoux que je lui demanderai pardon, et c'est en embrassant ses pieds d'enfant que je la supplierai de me rendre le droit de la protéger et cette amitié sans laquelle, je le sens, je ne puis plus vivre !

Il faisait un seul repas par jour, quelquefois même il ne mangeait pas du tout. Il fallait que son estomac criât bien haut pour le décider à entrer chez un traiteur quelconque. Du reste, il ne faisait pas une forte dépense : il mangeait seulement pour ne pas mourir de faim.

Son vêtement n'avait jamais été dans un aussi piteux état : il ne voyait plus la brosse, il était criblé de taches d'encre, de graisse d'accrocs, usé, râpé jusqu'à la trame ; son chapeau n'avait plus ni forme, ni couleur, et un mendiant n'aurait pas retiré ses souliers de la hotte d'un chiffonnier.

La suite au prochain numéro

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.